

Identification et avènement du sujet¹

Cédric Levaque²

Texte présenté lors de la journée d'été 2026

INTRODUCTION

Cet après-midi, je vous propose de reprendre quelques points fondamentaux du séminaire de Lacan, *L'identification*, afin de mettre en lumière les raisons pour lesquelles ce texte demeure si précieux, non seulement sur le plan théorique mais aussi dans notre pratique clinique.

Très tôt dans son enseignement, Lacan a avancé cette thèse devenue célèbre, à savoir que l'inconscient découvert par Freud « *est structuré comme un langage* »³. Aujourd'hui, cette formule nous paraît presque familière. Pourtant, au moment où Lacan l'énonce, elle constitue pour l'époque un déplacement théorique majeur. Elle signifie en effet que les formations de l'inconscient que sont les lapsus, les actes manqués, les oublis, les rêves ou encore les symptômes, ne doivent plus être pensées comme de simples accidents de la vie psychique mais comme obéissant à une logique et plus précisément, à une logique signifiante. Autrement dit, l'inconscient n'est plus à considérer comme un réservoir obscur rempli de contenus cachés qu'il suffirait de retrouver mais devient un champ structuré. Et dans ce champ structuré, il nous faut y supposer un sujet ; un sujet impliqué dans ce qui lui arrive, bien qu'il n'en soit pas le maître.

Ce sera en 1964, dans le *Séminaire XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, que Lacan donnera à cette question du sujet de l'inconscient une formulation décisive. Toutefois, dès 1961-1962, dans le séminaire *L'identification*, il en prépare l'élaboration en interrogeant la manière dont le sujet advient à travers ce processus symbolique majeur qu'est l'identification. Notez ici d'emblée que cette identification ne relève aucunement d'une simple imitation ni même d'une adhésion imaginaire à un modèle. Non, l'identification désigne en fait avant tout un mécanisme structural, c'est-à-dire une opération par laquelle le sujet se constitue dans et par le langage. Dès lors, notre

¹ Ce texte conserve son style oral. Présentation effectuée lors la journée d'été le 13 juin 2026.

² Cédric Levaque est psychologue, analyste membre à Espace analytique Belgique et Espace analytique France.

³ Lacan, J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.868.

rapport au corps, au monde et aux objets n'est appréhendé qu'à travers l'expérience du langage, et plus précisément à partir de la non-réponse du grand Autre, lui-même marqué par un manque.

C'est dans ce contexte que Lacan proposera sa définition du sujet, une définition que vous connaissez, mais qu'il faut toujours reprendre avec soin : « *le sujet est ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant* »⁴. Cette phrase est essentielle car elle implique que le sujet n'a pas de consistance préalable. Il n'existe pas d'abord, pour ensuite entrer dans le langage mais advient comme effet de l'opération signifiante. Un signifiant, que Lacan note S1, le représente pour un autre signifiant, S2. Le sujet apparaît donc comme étant déjà divisé. Il n'est ni une unité pleine, ni un noyau stable mais bien l'effet d'un réseau de signifiants qui le précède et le détermine. Dès lors, l'identification n'est pas à considérer comme étant un phénomène secondaire qui viendrait se greffer sur un sujet déjà constitué mais est plutôt l'un des noms de l'opération par laquelle le sujet advient dans la structure.

TRAIT UNAIRE

Pour introduire cette question du sujet, Lacan s'attardera dès les premières leçons du séminaire sur une notion en apparence très simple : celle du « *Un* ». De cette notion, il en donnera une définition qui rompt complètement avec notre intuition spontanée. En effet, le *Un*, chez Lacan, ne désigne pas une unité pleine, compacte, identique à elle-même mais possède la structure même de la différence. C'est en ce sens qu'il avancera cette formule paradoxale « *l'Un comme tel est l'Autre* »⁵. Cette phrase peut surprendre mais elle prend toute sa force et devient plus audible si nous cessons de penser l'*Un* comme une substance, pour le penser comme un opérateur. Ce *Un* n'est pas ce qui ferme, il est ce qui ouvre. Il n'est pas ce qui rassemble tout dans une identité, il est ce qui introduit la différence. Pensez à votre enfant qui, entrant dans un magasin, vous demande un nouveau stick de hockey et auquel vous lui répondez : « *Mais tu en as déjà un à la maison.* » Cette réponse, qui paraît ici simplement descriptive, se révèle en réalité riche d'une portée symbolique. Dire « *tu en as déjà un* » suppose qu'un premier *Un* est posé, et que c'est lui qui rend possible l'existence d'un autre. Le premier terme n'achève donc pas la série mais au contraire l'ouvre. Il n'assure pas l'identité mais au contraire introduit la différence.

Ce point est essentiel parce qu'il nous permet de saisir que le *Un* lacanien n'est pas ce qui unifie, mais ce qui rend possible la répétition, le comptage. Il est donc un opérateur de différence que Lacan désignera sous le nom de trait unaire, notion qu'il reprend ici à Freud. Le trait unaire est donc cette

⁴ Lacan, J., *Le séminaire - L'identification*, Association lacanienne internationale, séance du 06/12/1961.

⁵ Lacan, J., *Le séminaire - L'identification*, Association lacanienne internationale, séance du 21/02/1962.

marque élémentaire, ce premier trait distinctif grâce auquel quelque chose peut être compté comme un, c'est-à-dire comme différent. Il ne renvoie ainsi aucunement à une identité du sujet mais inscrit plutôt la différence minimale à partir de laquelle un sujet pourra être représenté.

À partir de là, Lacan articulera cette question à la distinction essentielle présente entre le signe et le signifiant. Il insistera sur le fait qu'il ne faut surtout pas les confondre car contrairement au signe, « *ce qui distingue le signifiant, c'est seulement d'être ce que tous les autres ne sont pas* »⁶. Un signifiant ne tire donc pas son existence d'une correspondance directe à la chose, mais de ce qui le différencie des autres signifiants. Dès lors, si le signifiant représente bien le sujet pour un autre signifiant, le signe, quant à lui, représentera « *quelque chose pour quelqu'un* »⁷. C'est fondamental à rappeler car cela implique qu'avec le signifiant, le rapport immédiat du signe à la chose est effacé. Autrement dit, ce qui apparaît en premier lieu, ce n'est pas la chose, mais la différence.

C'est la raison pour laquelle Lacan insistera tant sur la notion de coupure. Le signifiant naît dit-il d'une coupure. Une coupure qui le détache. Une coupure qui le fait exister. Cette coupure n'abolit pas purement et simplement le signe, mais en va reconfigurer radicalement la fonction. Nous touchons ici à un point essentiel de la linguistique lacanienne car contrairement à de Saussure, Lacan ne pense pas la coupure comme étant ce qui unit signifiant et signifié dans l'unité du signe. Au contraire, il conçoit la coupure comme ce qui met en évidence l'instabilité de leur rapport. Entre signifiant et signifié, il n'y a jamais d'adéquation pleine. Il y a toujours du glissement, du déplacement le long de la chaîne signifiante. Et c'est d'ailleurs pour rendre compte de cette instabilité que Lacan introduira la notion de point de capiton c'est-à-dire l'opération par laquelle certains signifiants viennent arrêter, du moins provisoirement, le glissement indéfini de la signification. Cette signification ne se donne donc jamais immédiatement mais est toujours le résultat d'une opération qui la constitue dans l'après-coup. Il y a ici une affinité structurale entre le trait unaire et le signifiant : de même que le *Un* a le statut d'une pure différence, le signifiant opère comme support de cette différence pour le sujet.

L'expérience clinique du rapport à l'inconscient le confirme d'ailleurs de manière constante. Prenons par exemple à l'automatisme de répétition. Eh bien dans l'automatisme de répétition, le signifiant insiste, revient, fait retour mais il n'y revient jamais à l'identique. Chacun de ses retours introduit une différence. La répétition signifiante n'est donc jamais la reproduction du même mais la production répétée d'une différence.

⁶ Lacan, J., *Le séminaire - L'identification*, Association lacanienne internationale, leçon du 29/11/1961.

⁷ Lacan, J., *Le séminaire - L'identification*, Association lacanienne internationale, leçon du 15/11/1961.

C'est afin de rendre compte de cette logique que Lacan s'appuiera, dans le séminaire *L'identification* sur la topologie des surfaces. Cette approche topologique lui permettra ainsi de figurer certaines opérations logiques très difficiles à saisir autrement. La topologie offre donc un support ; un support pour penser la manière dont le signifiant, en tant que coupure, constitue et structure le sujet de l'inconscient. Je vais donc reprendre maintenant avec vous les principaux objets topologiques travaillés dans ce séminaire.

LA BANDE DE MÖBIUS

Commençons par la bande de Möbius, c'est-à-dire une figure à une seule face. Cette figure nous enseigne d'emblée quelque chose de fondamental.

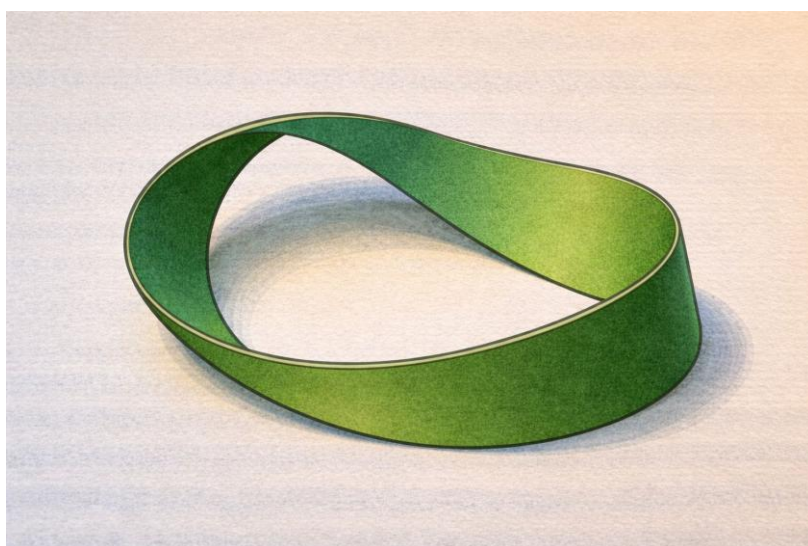


Figure 1

En effet, si vous coupez une bande de Möbius sur son axe médian, la structure de cette bande change complètement et devient une bande biface, c'est-à-dire une surface à deux bords appelée anneau de Jordan.

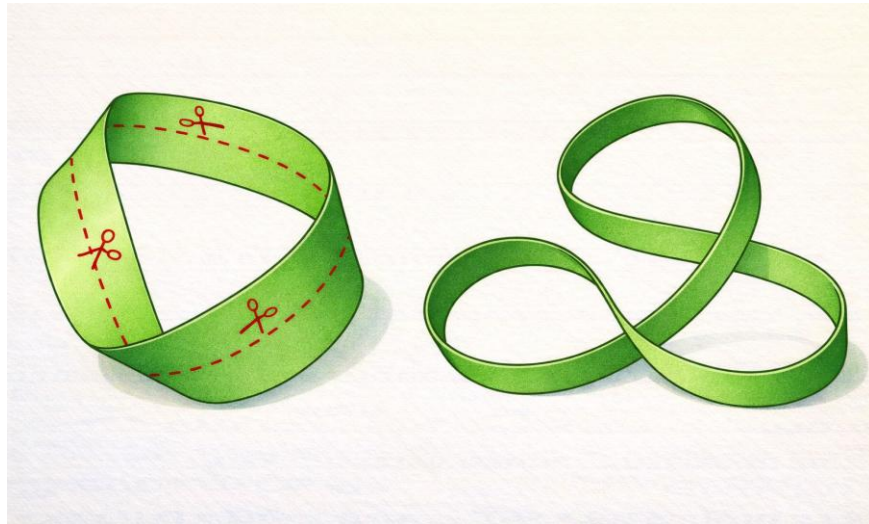


Figure 2

En revanche, si la coupure débute non plus sur l'axe médian mais à partir du bord, alors elle devra effectuer deux tours pour se refermer et l'opération produira cette fois-ci une nouvelle bande de Möbius, plus étroite, mais enlacée avec une bande biface.



Figure 3

Lacan en tirera cette conséquence majeure : la coupure n'est pas un simple accident sur une surface préexistante mais elle a une fonction constitutive car selon la manière dont la coupure sera effectuée, vous obtiendrez une structure différente. C'est en ce sens que Lacan invite à penser le signifiant : le signifiant ne s'ajoute pas au sujet mais il est ce qui le constitue. La bande de Möbius

permet ainsi de saisir combien le signifiant en tant qu'unité distinctive (trait unaire) opère telle une coupure dans le tissu du langage représenté ici par cette bande de Möbius.

LE TORE

Après ces premiers éléments, le séminaire franchit une étape décisive avec l'introduction du tore. Le tore est sans doute l'une des figures topologiques la plus associée à l'enseignement de Lacan. Sa forme, immédiatement reconnaissable, est celle d'une chambre à air ou si vous préférez d'une bouée organisée autour d'un vide central. C'est à partir de cette figure que Lacan mettra en évidence de nouvelles propriétés pour penser le sujet de l'inconscient.

Comme sur la bande de Möbius, le signifiant y intervient telle une coupure ; une coupure signifiante qui engendre le sujet. Mais cette fois-ci, grâce au tore, Lacan distinguera deux dimensions.

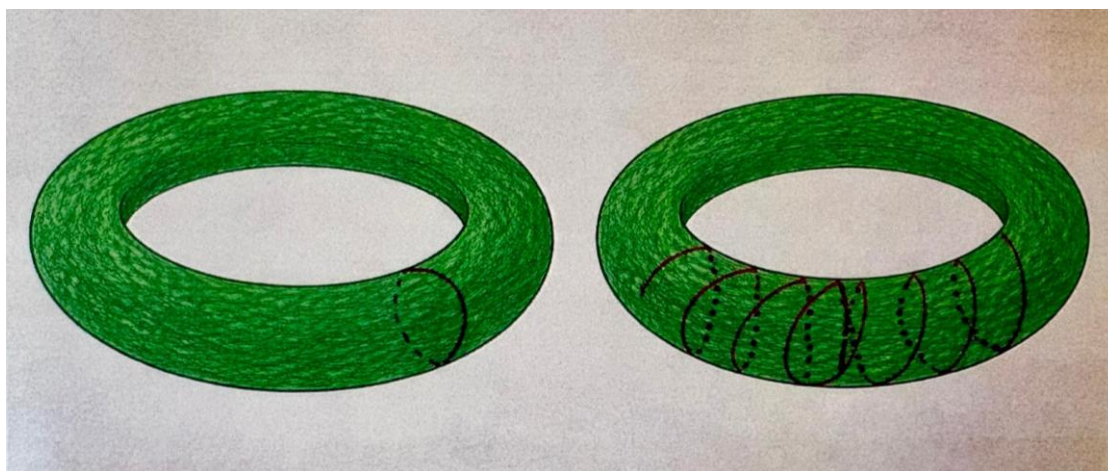


Figure 4

D'un côté, les petits cercles pleins, qui figurent l'insistance répétitive des signifiants de la demande ; demande qui revient encore et toujours car elle ne rencontre pas en chemin de satisfaction. Elle se répète donc inlassablement et se repère ainsi comme signifiante. Autrement dit, la demande ne se répète pas parce qu'elle serait obstinée par nature, mais parce qu'elle est simplement structurellement déçue. C'est cette répétition déçue que Lacan représentera sur le tore par une succession de tours qui s'enroulent sur la surface à la manière d'un fil sur une bobine.

Le tore présentifie donc d'un côté une surface qui supporte la fonction du sujet en mettant en évidence la logique de répétition. Mais d'un autre côté, cette répétition de la demande fait surgir

autre chose, à savoir le cercle vide du désir. En effet, la répétition de la demande creuse le trou central du tore ; trou où Lacan logera pour l'instant ce qu'il appelle le « *rien fondamental* »⁸.



Figure 5

Notez que ce trou n'est pas une absence accidentelle. Ce n'est pas un manque qui surviendrait après coup mais c'est un manque structurel, un vide originaire, qui organise justement tout le champ du désir. C'est d'ailleurs autour de ce vide que le désir prendra consistance et se mettra en mouvement.

La distinction ici entre demande et désir est fondamentale et ce, tout particulièrement d'un point de vue clinique. Vous le savez, la demande du névrosé s'adresse à l'Autre ; elle se formule, s'énonce, se répète mais le désir, lui, ne se confond jamais avec ce qui est demandé. Il se constitue certes à partir de la demande, comme le tore le représente, mais il ne s'y réduit pas. Autrement dit un analysant peut croire qu'il sait ce qu'il demande mais il ne sait pour autant pas ce qu'il désire. En un mot, la demande est dicible mais le désir, lui, se dérobe et se dessine dans l'écart même entre ce qui est demandé et ce qui, dans la demande, excède toute satisfaction possible. C'est précisément cette méconnaissance qui va nous introduire au trajet du huit-intérieur.

LE HUIT-INTÉRIEUR

Alors, qu'est-ce que le huit-intérieur ? Pour y répondre, pensez au trajet qu'effectue le sujet sur la figure du tore. Si dans son parcours, le sujet souhaitait compter le nombre de tours qu'il effectue, il se tromperait en fait d'un tour dans son comptage car il omettrait inmanquablement le tour qu'il

⁸ Lacan, J., *Le séminaire - L'identification*, Association lacanienne internationale, leçon du 30/05/1962.

effectue autour du trou central ; ce tour inaperçu ne révèle ni plus ni moins que la place du désir et de l'objet *a*. Pour Lacan, le trajet en huit-intérieur répond en fait à la nécessité de concevoir une troisième manière de circuler sur la figure du tore ; manière qui intègre à la fois les cercles de la demande et le cercle du désir.

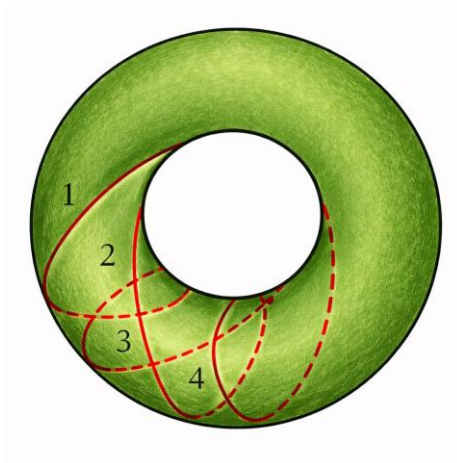


Figure 6

Grâce à ce trajet en huit-intérieur, nous pouvons dorénavant illustrer le rapport du signifiant à lui-même et mettre ainsi en évidence une nouvelle propriété essentielle. Je cite Lacan : « *Pour autant que le sujet parcourt la succession des tours, il est nécessairement trompé d'un dans son compte, et nous voyons ici réapparaître le -1 inconscient dans sa fonction constitutive* »⁹. Cette affirmation intéressante à relever car elle indique que la subjectivation s'amorce toujours sur un fond de privation, ce -1. Ce -1 inconscient renvoie ici à la perte originaire du sujet qui oriente le circuit de la répétition. Le sujet se trouve en fait dans l'impossibilité de signifier ce qui cause véritablement son désir tant la demande demeure par essence inadéquate signifier l'objet du désir qui pourtant la cause. Dès lors, chaque tour de demande est irréductiblement différent des autres, et chaque satisfaction laisse subsister un reste, un manque, qui relance la répétition

Le trajet ici en huit-intérieur illustre ainsi l'idée que chaque demande succède à une autre sans pour autant la recouper c'est-à-dire sans jamais entrer en intersection avec elle alors que chacune implique toujours un tour autour du même trou central, autrement dit qu'elles enveloppent toutes le même objet cause du désir.

Ici, l'approche topologique proposée par Lacan est à nouveau au plus proche de la clinique car elle révèle notamment comment certains analysants névrosés, revenant sans cesse avec les mêmes

⁹ Lacan, J., *Le séminaire - L'identification*, Association lacanienne internationale, leçon du 7/3/1962.

plaintes, les mêmes revendications, les mêmes insatisfactions, et croyant viser un objet précis, ne cessent en fait de tourner autour d'un manque que la demande ne peut aucunement combler. Ils restent dès lors captifs d'un leurre imaginaire, cherchant à retrouver un objet perdu qu'ils ne peuvent viser qu'à travers la répétition de leurs demandes.

LE TORE COMPLEMENTAIRE

Mais cette figure du tore rencontre néanmoins une limite car elle ne permet pas de situer avec précision l'objet cause du désir. C'est pourquoi Lacan franchira une étape supplémentaire dans le séminaire en introduisant un second tore, complémentaire du premier. Si nous admettons que le premier tore représente le sujet, alors le second pourrait être pensé comme représentant l'Autre. Nous obtiendrions ainsi une figure topologique permettant maintenant de formaliser l'articulation de la demande et du désir du sujet dans son rapport à l'Autre. Cette construction mettrait alors en évidence que le cercle du désir de l'un vient coïncider avec le cercle de la demande de l'autre, et ce réciproquement. C'est là que se noue ce que Lacan appelle « *le nœud où se coincent toutes les dialectiques de la frustration* »¹⁰.

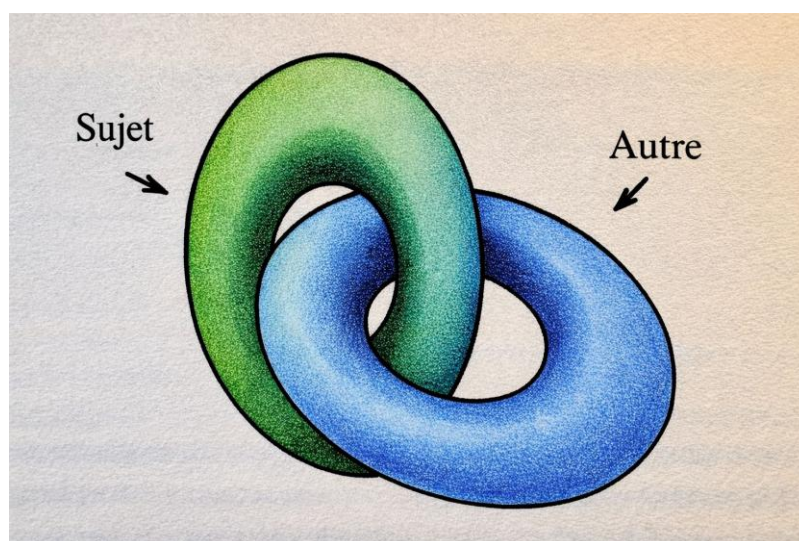


Figure 7

En effet, l'objet cause du désir apparaît bien ici pour ce qu'il est : un objet manqué tant il n'est jamais que l'effet de l'impossibilité de l'Autre à répondre pleinement à la demande. Le névrosé se trouve ainsi dans cette dépendance singulière où il attend de l'Autre, à travers ses demandes, l'objet même

¹⁰ Lacan, J., *Le séminaire - L'identification*, Association lacanienne internationale, leçon du 14/3/1962.

qui cause son désir. Le névrosé identifie ainsi le vide de sa propre demande avec ce qu'il suppose être l'objet détenu par l'Autre. Il ne peut dès lors rencontrer l'Autre qu'à travers la figure de l'Autre imaginaire de la frustration : un Autre supposé posséder l'objet capable de répondre à sa demande, mais toujours défaillant car incapable de le délivrer. C'est d'ailleurs précisément grâce à cette défaillance de l'Autre, un Autre non pas tout-puissant, mais barré, $\bar{A}$, que se constituera la dynamique désirante du sujet. Notez également que le sujet névrosé s'aliènera dans la méconnaissance de cette dissymétrie présente entre lui et Autre ; méconnaissance donc structurale qui organisera son rapport à l'objet et donc à l'Autre, et ce au travers du fantasme.

LE CROSS-CAP OU LE PLAN PROJECTIF

Mais la figure du double tore ne permet pas de rendre compte de cette structure du fantasme comme lieu d'aliénation du sujet et amènera ainsi Lacan à recourir à une nouvelle écriture topologique en se tournant vers la figure du cross-cap, qui, à l'instar de la bande de Möbius, vient d'emblée brouiller la distinction entre le dedans et le dehors. Selon lui, seule cette figure du cross-cap permet d'articuler à la fois l'évidement de la demande et la chute de l'objet a , tout en donnant sa place au fantasme en tant qu'il noue le sujet à l'objet cause du désir.

Pour vous représenter simplement le cross-cap, il vous suffit de partir d'une bande de Möbius dont vous allez refermer le bord en y collant un disque. Vous n'obtiendrez pas alors une sphère, mais bien une surface sans bord autrement dit un plan projectif réel dont le cross-cap en est une représentation possible dans l'espace tridimensionnel. Ce dernier est toutefois irréprésentable dans un espace ordinaire car il met en continuité réciproque un envers et un endroit sans que la surface se recoupe réellement.

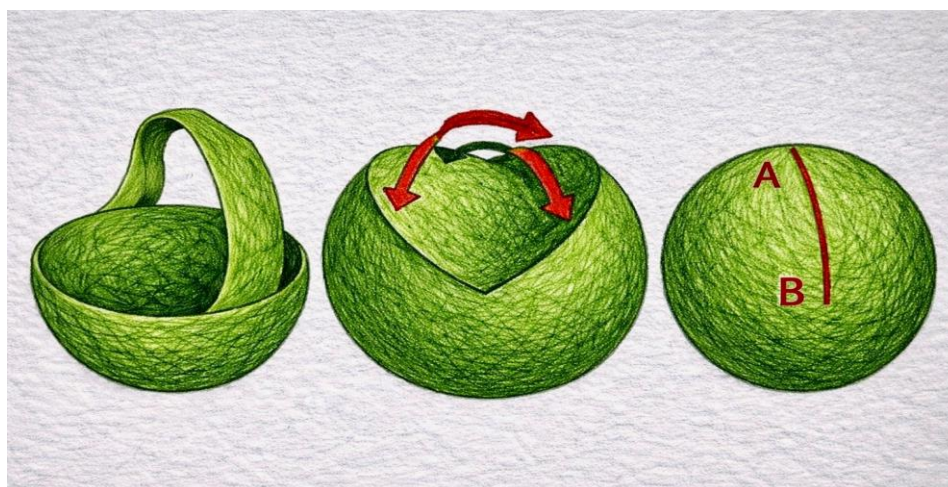


Figure 8

Donc, contrairement à une sphère, le cross-cap ne sépare pas à proprement parler un dedans et un dehors car ce qui relève de l'intérieur est en continuité avec ce qui l'entoure. Nous avons donc affaire à une figure fermée, mais dont l'extérieur est aussi dedans, et le dedans aussi dehors.

À l'instar des autres figures topologiques, nous pouvons également opérer sur le cross-cap une coupure selon le trajet du huit-intérieur. Et c'est à partir de cette coupure que Lacan articulera plus précisément le rapport entre le sujet et l'objet a , autrement dit le fantasme.

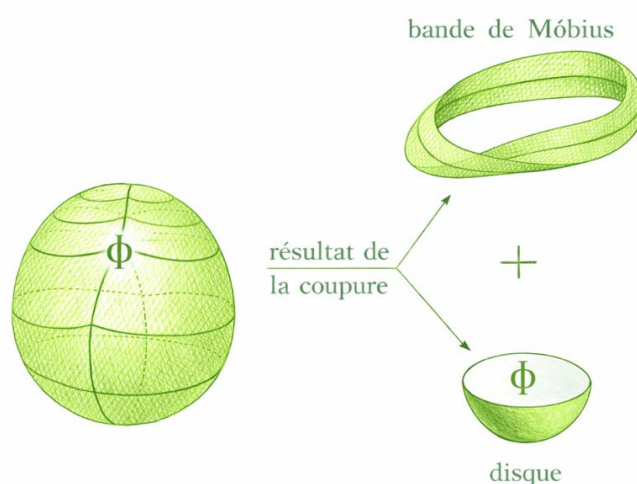


Figure 9

De cette opération de coupure se dégageront deux propriétés majeures :

- Premièrement, la surface se révèle être hétérogène car la coupure produit en effet d'un côté une bande de Möbius c'est-à-dire une surface non orientable à une face que Lacan associera au sujet ; et d'un autre côté un disque, autrement dit une surface orientable à deux faces, qui sera cette fois-ci associée à l'objet a . Sujet et objet a apparaissent donc comme deux fragments de surface ayant des propriétés radicalement différentes.
- Deuxièmement, la structure du cross-cap se déploie autour d'un trou irréductible, d'un vide constitutif, que Lacan nommera point hors-ligne ou encore point Φ .

LE FANTASME FONDAMENTAL

A nouveau, la topologie révèle toute sa portée clinique car ce qui apparaît avec le cross-cap, ce n'est plus seulement le circuit de la demande mais bien le fait que la coupure, autrement dit le fait d'être

pris dans le langage, produit un reste irréductible, quelque chose qui ne se réinscrit pas dans la structure. Ce reste, Lacan l'isolera comme étant l'objet a . Nous avons alors la possibilité de mieux cerner le fantasme fondamental, $\$ \Delta a$, comme étant la structure qui noue le sujet à ce reste issu de la coupure. Le sujet ne préexiste donc pas à cette opération mais il en bien est l'effet car il ne se constitue qu'une fois pris dans un rapport à cet objet qui cause son désir.

Cette approche topologique éclaire ainsi un certain nombre d'autres phénomènes cliniques. Dans la névrose, par exemple, nous observons souvent une relative stabilité des identifications, précisément parce que le fantasme assure une fixation suffisante du rapport à l'objet a . Le sujet se soutient alors d'identifications qui, même conflictuelles, demeurent organisées autour d'un scénario relativement constant. Il n'y a donc pas, d'un côté, des identifications, et de l'autre, un fantasme qui viendrait simplement s'y ajouter mais plutôt un fantasme qui soutient une relative stabilité des identifications. Mais lorsque cette articulation se « dénoue » comme par exemple dans certaines décompensations, ou dans certaines structures où le fantasme est moins opérant, alors les identifications deviennent beaucoup plus labiles, parfois incohérentes. Le modèle topologique du cross-cap permet ici de ne pas réduire ces phénomènes à de simples « troubles de l'identité » mais de les rapporter à une difficulté à localiser ce point de torsion où se nouent justement identification et jouissance. En effet, nos traits d'identification sont soutenus par un fantasme, c'est-à-dire par un scénario inconscient qui donne une cohérence à notre rapport au monde et aux autres. Or, ce fantasme est lui-même structuré autour d'un certain mode de jouissance, c'est-à-dire d'une manière singulière, propre à chacun, d'éprouver son rapport au plaisir, au manque, à la répétition ou encore à la perte. Il existe donc un point de torsion, même s'il est inconscient, où ce que je suis, c'est-à-dire mes identifications, et ce que j'éprouve profondément, c'est-à-dire ma jouissance, tiennent ensemble. C'est ce point qui noue le sujet de manière relativement stable, ou au contraire le fait vaciller. Cette lecture est précieuse, me semble-t-il, parce qu'elle nous protège d'une lecture déficitaire de la clinique. Aussi, lorsqu'un analysant décompense, il ne s'agit pas d'un défaut d'identité mais d'un mode de nouage, plus ou moins consistant, entre le sujet, l'objet et sa manière d'en jouir.

Nous pouvons encore articuler cette topologie du cross-cap à la direction même de la cure. Dans cette perspective, le travail analytique ne consiste plus à renforcer les identifications de l'analysant, ni à les corriger pour en produire de meilleures mais d'aider l'analysant à repérer la dépendance de ses identifications à son fantasme, et au-delà, à la structure même qui les rend possibles. L'interprétation, l'intervention de l'analyste, visera alors moins le contenu manifeste des identifications que leur point d'ancrage. Elle opérera en fait là où le sujet se trouve à la fois représenté et capturé comme objet. Cliniquement, cela peut produire des effets de désidentification, de désaliénation, parfois déstabilisants, mais néanmoins nécessaires pour que le

sujet ne soit plus entièrement figé dans les coordonnées de son fantasme mais en soit dorénavant avisé. L'expression la « traversée du fantasme » peut ici alors se comprendre comme une modification de la manière dont le sujet habite ce nouage. C'est aussi pourquoi les effets d'une interprétation peuvent être parfois tant déstabilisants ; précisément parce qu'ils touchent ce point où le sujet se soutenait jusque-là dans son rapport à l'objet.

Enfin, le champ du transfert laisse régulièrement apparaître diverses identifications qui organisent la position du sujet dans son rapport à l'Autre. L'analyste peut par exemple être tour à tour supposé savoir, instance du jugement, lieu de défaillance, voire support d'une attente énigmatique. Mais ces différentes figures sont en réalité indexées à ce seul et même point de torsion. Dès lors, au lieu de vouloir rectifier trop vite ces dynamiques transférentielles, ce qui en soi reviendrait déjà à méconnaître leur fonction, il importera plutôt de les déchiffrer. Comment viennent-elles par exemple se structurer autour de ce même point hors-ligne, celui de la place occupée par le sujet comme objet dans son fantasme ? Il arrive ainsi parfois qu'un analysant dise : « Vous devez vous dire que je suis ridicule », alors même qu'aucun élément manifeste ne justifie une telle affirmation. Ce type d'énoncé est en soi intéressant dans la mesure où il met en jeu, dans le champ du transfert, une identification précise, « être ridicule aux yeux de l'Autre », en lien direct avec l'objet regard. L'intérêt ici du cross-cap est alors de rendre sensible le fait que ce que le sujet attribue à l'Autre relève en réalité de sa propre consistance, selon une structure où intérieur et extérieur deviennent indiscernables.

POUR CONCLURE...

À partir de ce que j'ai essayé de vous transmettre cette après-midi, il devient possible de mieux cerner peut-être certains phénomènes cliniques et d'orienter la direction de la cure, non vers un renforcement identitaire comme je viens de le dire, mais vers un repérage de la manière dont le sujet se trouve soutenu, capturé, puis éventuellement délogé des coordonnées de son fantasme.

Ainsi, l'identification n'est pas un chapitre parmi d'autres de la théorie lacanienne du sujet. Elle est bien davantage. Elle est l'un des noms de l'opération par laquelle un sujet névrosé advient comme divisé, représenté, manquant, et soutenu par le fantasme dans son rapport à l'objet cause du désir. C'est pourquoi, me semble-t-il, ce séminaire garde aujourd'hui encore et toujours une portée absolument décisive, non seulement pour la théorie, mais aussi et surtout pour notre pratique clinique. Chaque fois que nous cherchons à entendre comment un sujet se soutient de ses identifications, comment il s'y aliène, comment il s'y méconnaît, comment il y loge l'objet cause de son désir, et comment, parfois, une analyse lui permet de déplacer ce nouage en favorisant un pas

de côté par rapport au fantasme qui jusque-là le soutenait, eh bien nous sommes, à chaque fois, au cœur même de la pratique analytique.

BIBLIOGRAPHIE

Lacan, J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Lacan, J., *Le séminaire - L'identification*, Association lacanienne internationale, Paris, 2007.